la-Croix.com



paru dans La Croix du 05/05/2010

Faire le même métier que ses parents

À l'heure du choix, certains enfants marchent sur les traces de leurs parents. D'autres refusent de céder à la pression, rompant avec une longue tradition familiale

«Tu seras maréchal-ferrant, mon fils ! » Autrefois, la question du choix d'un métier ne se posait pas, et, de gré ou de force, le fils se devait de suivre les traces du père. Aujourd'hui, où chacun revendique le droit à l'épanouissement personnel, il est le plus souvent admis que l'enfant doit «trouver sa voie».

En dépit de cette ouverture affichée, les familles de médecins, de magistrats ou d'enseignants ne sont pas rares. Ces professions n'ont d'ailleurs pas l'apanage de la reproduction interne. On rencontre aussi des négociants en vins « de père en fils », des dynasties de marchands des quatre saisons, et des enfants d'agriculteurs qui reprennent l'exploitation familiale (1).

« Cependant, la plupart des artisans ou commerçants que nous rencontrons préfèrent que leurs enfants choisissent des professions moins fatigantes et mieux valorisées », nuance Danielle Pourtier, conseillère d'orientation-psychologue, directrice du Centre d'information et d'orientation Médiacom. C'est le cas de Joël Puisais, héritier d'une lignée de plâtriers depuis 1880 dans la région de Vouvray, qui a encouragé son fils à continuer ses études, en vain. Tout en reconnaissant une fierté à voir son seul garçon, plâtrier et compagnon comme lui, se préparer pour son premier tour de France.

Pas si facile de sortir de son milieu. Si les études se sont démocratisées, la réussite scolaire et la promotion sociale restent très différentes selon le parcours des parents. Une étude de l'Insee (2) montre que la moitié des hommes dont le père n'a obtenu aucun diplôme sont ouvriers, alors que moins d'un dixième des enfants de diplômés de l'enseignement

supérieur sont dans ce cas. Quant à la proportion de cadres, elle augmente régulièrement avec le niveau de diplôme du père. Une récente étude de deux chercheurs de l'université de Bath va dans le même sens, et montre qu'au cours d'une carrière, plus les parents ont fait des études, plus le montant des revenus de leurs enfants s'élève.

Il ne suffit pas toujours d'être « filles et fils de » pour réussir

Éduquer, disent les pédagogues, c'est aider son enfant à prendre confiance en lui et à se construire pour qu'un jour il se détache et suive sa propre route. Pourquoi alors continuer à souhaiter, dans certains milieux, que ses enfants exercent la même profession que soi ? Sans doute parce que la certitude que la génération suivante occupera une position sociale meilleure que la sienne est battue en brèche. Peut-être aussi par envie d'être « entre soi », de conserver et développer une complicité ou de rester en lien. Du côté des enfants, pourquoi choisir d'exercer le même métier que ses parents ? Par goût, désir de reproduire un modèle, pour rester dans le giron familial, par passion ou par manque d'imagination… Peut-être un peu de tout cela, mais aussi parce que, comme le dit joliment Joël Puisais, « quand on connaît et qu'on commence tôt, on apprend à aimer».

Cependant, il ne suffit pas toujours d'être « filles et fils de » pour réussir. « La démocratisation des études a aussi durci la sélection dans de nombreuses filières. Avec l'afflux de candidats en médecine, on peut désormais échouer au concours avec 14/20 de moyenne. Dans certains domaines, il est donc difficile de faire le même métier que papa ou maman si on n'est pas excellent à l'école et très motivé», remarque Danielle Pourtier.

Si la filiation suffit rarement à elle seule, elle se révèle très efficace pour accélérer les carrières. La formule est très voyante dans le monde du spectacle (Thomas Dutronc, Chiara Mastroianni, Charlotte Gainsbourg…). C'est aussi le cas en politique. Bruno Julliard, 29 ans, ancien président de l'Union nationale des étudiants de France et adjoint au maire de Paris, reconnaît avoir « hérité » de sa mère, Arlette Arnaud-Landau, vice-présidente du conseil régional d'Auvergne, « le goût du débat public et du militantisme ». S'il revendique avoir fait ses choix, il reconnaît avoir « beaucoup appris dès l'enfance, simplement en observant ». « Je la voyais animer des débats publics, dit-il. Je baignais dans un monde de militants. La prise de parole en public m'était naturelle. » Une immersion précoce qui lui a fait « gagner au moins dix ans », mais qui ne suffit pas « si on n'est pas poussé par des valeurs », précise-t-il.

Les parents transmettent des compétences et un « savoir penser »

Les parents ne délivrent pas un simple mode d'emploi à leurs enfants, confirment Nathalie Colombier et David Masclet, économistes, qui se sont intéressés à la « corrélation intergénérationnelle » dans les professions indépendantes. « Ils ne se contentent généralement pas de transmettre à leurs enfants des compétences spécifiques à un métier donné, mais aussi un "savoir penser" (aptitudes de management, capacité à travailler de façon autonome) facilitant l'exercice du statut d'indépendant quel que soit le métier envisagé (3) », remarquent-ils. Un « kit de base » qui se révèle utile, tant l'intégration à un milieu s'effectue souvent au travers du respect de certains usages, de rites et codes du milieu et de mille et un petits détails qui ne s'apprennent pas à l'école.

Marcher ou pas sur les traces de ses parents ? La question est d'autant plus sensible que le choix de l'orientation professionnelle se joue souvent au moment où l'adolescent prend ses distances avec le modèle familial. D'où la question cruciale : comment faire la part entre une saine révolte adolescente vis-à-vis des valeurs parentales et le choix d'un parcours très différent ?

« Je vois des adolescents qui disent à leurs parents : "Je ne veux pas devenir comme vous." Mais ils peuvent y revenir plus tard », remarque Danielle Pourtier. Pas toujours facile d'interrompre une lignée de polytechniciens ou de médecins et de faire fi d'une pression plus ou moins exprimée. Le choix – ou l'échec – peut aussi être perçu comme le rejet d'une tradition, mais aussi des valeurs du « clan ». Tout en suscitant une certaine culpabilité du côté des enfants.

« Les enfants ne réussiront pas dans des formations où ils ne s'épanouiront pas »

C'est le cas de Nicolas, fils de deux normaliens, seul d'une grande fratrie à ne pas poursuivre de brillantes études. « Je me sentais le vilain petit canard », dit-il. Après avoir triplé sa première année de droit, il est parti tenter sa chance à l'étranger, pour y commencer une carrière commerciale. Comme s'il avait besoin de mettre de la distance pour trouver sa voie. Quant à Xavier, fils d'enseignants, fonctionnaires, il a dû faire preuve d'opiniâtreté pour entrer dans le secteur privé. «Les parents enseignants dans le second degré connaissent bien les filières ; ce sont presque des professionnels de l'orientation. J'ai dû faire mes preuves et passer du temps à les rassurer quand ils ont compris que l'enseignement ne m'intéressait pas. »

« Il faut expliquer aux parents qui souhaitent que leurs enfants

perpétuent la tradition familiale, que ces derniers ne réussiront pas dans des formations où ils ne s'épanouiront pas », commente Danielle Pourtier. D'où l'intérêt d'engager le dialogue sur l'orientation en se méfiant des évidences. Avec, pour les parents, la tâche difficile de ne pas ressentir le projet de leur enfant comme une marque de désamour. Et pour les enfants de se sentir autorisés à exprimer leur choix, qu'il s'agisse de rompre avec la tradition familiale ou de marcher sur les pas d'un de leurs parents. Sans oublier de faire preuve d'une belle inventivité.

Marie AUFFRET-PERICONE

(1) Selon l'Insee, le métier d'agriculteur fait partie de ceux qui se transmettent le plus d'une génération à l'autre : 23 % des fils d'agriculteurs le deviennent.
(2) Source : enquête Formation et qualification professionnelle 2003, Insee.
(3) Économie et statistique, n° 405/406, 2007.